

LE MANOIR DE L'AMIRAL

Mathilde Issirac



04°31'55 > O 48°02'16 > N



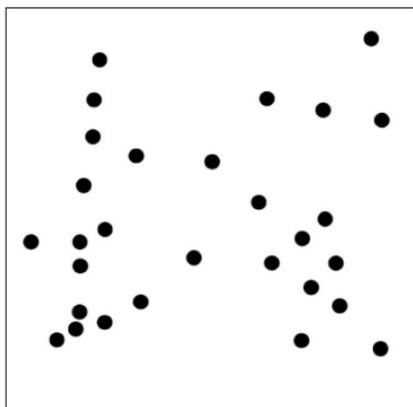
© Editions La Borie, Londres, 2012
pour l'édition papier

ISBN 978-0-9538196-3-8

© L'Esprit de la lettre, Genève, 2012
pour l'édition numérique

ISBN 978-2-9700838-0-1

LE MANOIR DE L'AMIRAL



MATHILDE ISSIRAC

à Germaine Lemaire
à Amélie Aubour

Avertissement

Le lieu est réel, mais son contenu imaginaire. Ou plutôt il est imaginé, sur la base de quelques phrases prononcées par son propriétaire. Ce qui, en libérant des obligations de l'authenticité, autorise d'autant mieux à y voir ce que l'on y cherche. En un mot, ce récit est une fiction et les personnages qui s'y promènent n'existent que dans le texte.

Éclats lumineux sur les épaulières; chocs amortis des reflets sur le casque; brillance un peu éteinte des passementeries de la jupe; même sans adversaire à impressionner, l'armure de samouraï accueillait l'hôte avec magnificence autant qu'elle montait la garde dans le vestibule.

Que le regard se porte à droite, vers un cabinet de curiosités nanti d'un secrétaire à la paperasserie débordante, ou à gauche, vers le salon aux murs tendus d'indienne, la modeste porte d'entrée ouvrait sur un univers pour le moins singulier.

Albert en avait décidé ainsi, en partie par choix délibéré pour faire fuir les quelques personnages conventionnels de la famille, et en partie par goût de l'expérience: jusqu'où irait l'entropie des lieux si l'ordre qu'il y mettait lui-même était légèrement fantaisiste? Sa carrière de marin au long cours l'avait mis en contact avec les coutumes les plus étranges et convaincu que l'étrangeté naissait le

plus souvent sur des fondements tout à fait rationnels. Son manoir était devenu son navire, et bien que destiné à rester physiquement à quai, pour les vagabondages de l'esprit il était paré à tous les voyages.

Un vestiaire à multiples recoins recelait à demeure des vestes, des chapeaux et des bottes. Une canne à pommeau que n'aurait pas reniée Montesquiou voisinait avec des bâtons ferrés, des maillets de croquet et des épuisettes. Il restait juste assez de place pour que les invités y déposent leurs vêtements de pluie les plus volumineux. Les vastes penderies des chambres suffisaient amplement à loger le reste. Une plaque d'acajou extraite d'un vaisseau probablement anglais supportait un nombre de clefs considérable, sans étiquettes, à l'affectation aussi inconnue que leur entassement semblait désinvolte. De fait, la plupart des portes qu'elles condamnaient n'existaient plus. Certaines cependant présentaient un très joli dessin.

L'analogie avec un bateau était tellement ancrée dans l'imaginaire des lieux qu'Albert avait tenté quelque temps, mais avec un succès relatif, d'imposer babord et tribord dans la terminologie descriptive. Les seuls qui s'y conformaient avec

enthousiasme étaient les enfants en vacances, devenus pirates dès le portail franchi, montant à l'abordage de leurs chambres avec des cris féroces, non sans avoir fourni les salutations requises, reçu les baisers de bienvenue et l'autorisation de l'amirauté, glissé subrepticement le mot de passe au samouräi.

Il serait temps dès le lendemain de remonter l'estuaire en pirogue, reconnaître l'anse familière comme un rivage aussi lointain qu'inexploré, puis, dès qu'ils auraient repris leur forces en avalant quelque roborative nourriture, se frayer un chemin parmi les ronces, contourner les sables mouvants, asservir une tribu d'autochtones, occire un crocodile. Et ainsi de suite selon les jours.

La maison distribuait ses pièces de part et d'autre d'un escalier enroulé autour du tuyau d'orgue émergeant d'un énorme poêle. Auparavant, durant l'hiver, des ondes concentriques de chaleur rayonnaient en autant de cercles, qui, de bas en haut, du nord au sud et de l'est à l'ouest, dessinaient au travers de la température des chambres une sorte de résumé géographique des pérégrinations de l'amiral. L'attribution des pièces en dépendait, qui reflétait avec une assez grande justesse le degré de froidure toléré par les habitants ou les visiteurs.

De ses interminables voyages, Albert revenait toujours avec des souvenirs par malles entières, et autant les habitants étaient peu nombreux – Albert et Octavie, Léo et Armande – autant les objets étaient innombrables. Minuscules ou majestueux ils se fondaient tous tôt ou tard dans l'organisation de la maison et participaient de sa cohérence.

La plus grande pièce du premier étage, en bout de coursiive, recelait une gigantesque table à cartes ainsi que de multiples instruments de navigation. La collection avait été constituée de longue date, bien avant la jeunesse d'Albert, puis augmentée de dons d'amis ou ou de cadeaux diplomatiques. Ces derniers formaient le gros des troupes des objets les plus exotiques ou simplement curieux que l'on croisait un peu partout. Cela ne faisait pas du manoir un musée mais un joyeux capharnaüm où l'on pouvait aussi bien se heurter à une babiole ayant appartenu à l'Impératrice de Chine qu'à une corne de licorne ou celle d'un rhinocéros munie de signes cabalistiques. Des ivoires, des jades, des tablettes de provenance incertaine gravées de motifs totalement indéchiffrés élargissaient l'étendue des territoires d'origine, ainsi que des tableaux de paysages, dont une vue de l'arrivée de la mousson à Trivandrum.

Les cartes étaient rangées à proximité de la table. Les plus nombreuses, que l'on avait faites doubler de lin, restaient repliées dans des boîtes en carton alignées sur les étagères. Les plus anciennes prenaient la forme de gravures à l'eau forte, accrochées aux rares murs non recouverts par les rayonnages ou les armoires. Quelques créatures marines à l'existence mi-rêvée mi-réelle en émergeaient parfois d'un coin d'océan, signalant des étendues mouvantes pleines de périls et de merveilles. Les instruments échappaient pour la plupart à la poussière et aux regards, derrière les portes en verre mousseline d'un vaste meuble en palissandre. Une longue-vue de marine fabriquée à Londres à la fin du XVIII^e siècle en constituait sans conteste le fleuron.

La pièce avait longtemps servi de bibliothèque générale, jusqu'à ce que l'abondance d'instruments nautiques et l'accroissement des livres ait ordonné un agencement plus morcelé des collections. Dès lors, et d'une façon qui aurait peut-être semblée insensée à un bibliothécaire, mais au contraire tout à fait évidente pour qui vivait là, la bibliothèque avait été répartie dans les différentes pièces en fonction des objets qui y étaient conservés et des questions qu'ils pouvaient susciter. Ce qui

n'excluait pas que l'un ou l'autre déménage, à la faveur d'un examen qui requérait de le déplacer au salon ou dans une chambre, et qu'il s'absente ainsi un certain temps ; ou que la perplexité quant à l'endroit le plus judicieux où classer un volume conduise à le placer sur une des étagères du vestibule, qui n'étaient dévolues à aucun thème en particulier, en attendant que la maîtresse de maison y mette son bon ordre. Ce classement créait parfois une déambulation étrange : en approfondissant un sujet, il n'était pas rare que d'autres questions se posent, dans un domaine qui touchait à d'autres sphères. Ainsi, d'une pièce il fallait passer dans une autre, puis peut-être dans une troisième, voire une autre encore, jusqu'à ce que les interrogations s'épuisent ou que le chercheur ayant pénétré dans une pièce occupée, les conversations prennent le relais des lectures.

Des récits de voyages, des guides et des manuels techniques traitant des diverses manières de se servir des instruments exposés, notamment la façon de relever sa position grâce au sextant, aux étoiles, au soleil ou même à la lune, accompagnaient les cartes. Sans les cartes, les points étaient presque inutiles. Sans les manuels, les instruments ne présentaient pas plus de valeur que celui du

laiton poli qui les composait. Et encore, les livres n'enseignaient pas tout! Ils semblaient emplis de tous les savoirs occidentaux nécessaires pour traverser les mers, et espérer ramener à bon port bateau et cargaison à l'époque où ces instruments avaient cours. Ce qui était le cas. Mais il existait ailleurs d'autres manières, et d'autres maîtres. Pour les navigateurs du Pacifique, d'autres savoirs étaient convoqués pour se déplacer d'une terre à une autre, parfois sur des milliers de milles, en se basant sur l'observation des astres, des nuages, des oiseaux et des vagues. Leur représentation géographique des traversées se fondait non pas sur des savoirs terrestres et écrits mais sur une connaissance intime et longuement affinée de la mer elle-même, dans ce qu'elle avait de plus spécifique selon les parages et les saisons. Un objet océanien, presque anodin et incompréhensible à qui ne connaissait pas sa portée, faisait ainsi partie des trésors d'Albert. Il ne le dévoilait qu'aux privilégiés pour qui l'ignorance se devait d'alimenter la curiosité: un entrelacs complexe de lattes de bois piquées de coquillages, destiné à expliquer la navigation aux apprentis pilotes. Aujourd'hui, on voudrait croire que ces sciences sont obsolètes et ne servent plus qu'à rêver. Ce qui est une erreur, mais ceci est une autre histoire...

Jouxtant la bibliothèque marine, et lui faisant logiquement suite, se trouvait un petit cabinet où l'on n'entrait qu'avec précaution. Dans une vitrine *Art Nouveau* placée au centre et vitrée sur ses quatre côtés, de délicats spécimens d'animaux marins en verre créés par Leopold et Rudolf Blaschka semblaient suspendus en apesanteur. Deux profonds fauteuils à oreilles garnis de velours rose un peu usé étaient posés de part et d'autre, tendant leurs bras aux rêveurs temporaires ou impénitents qui y trouvaient refuge. Si d'aventure les notes de quelque valse lente parvenaient jusque là, il était tout à fait possible d'entrevoir la méduse danser entre deux eaux, ses filaments ondoyant au rythme de la mélodie... Une série de gravures en taille douce illustrant «Vingt-mille lieux sous les mers» et un minuscule lavis à l'encre de la main de Victor Hugo complétaient le décor.

Benjamin posa son sac en haut, dans le Génois, le 25 juillet. Le vent, modéré, soufflait du nord-est. Il faisait beau. Sitôt ses vêtements rapidement jetés dans l'armoire, il établit son camp de base dans la cuisine, avec l'accord bienveillant d'Octavie. Un café, une théière et des biscuits au beurre. Il était prêt pour partir faire à pied le tour de l'estuaire. Il y avait longtemps depuis la dernière fois, et il fallait qu'il retrouve ses marques, froisse les feuilles pour humer leur odeur, s'imprègne des effluves de la terre, du limon et de l'eau. En levant les yeux il voyait apparaître les constellations du serpent et du dragon, dans le prolongement de la girafe. En fait, il suffisait de suivre au sol le chemin des étoiles. C'est le genre d'axiomes qu'il énonçait de temps à autre et qui jusqu'ici l'avaient conduit fort loin. Pour le moment il préparait son prochain livre, où il était question de pulsars, de quarks étranges et de musique. Pour un astrophysicien musicien à ses heures rien là que de très normal. Il fut un temps

où sa capacité à chercher des liens entre des univers apparemment antithétiques l'avait conduit de façon assez hasardeuse en Extrême Orient, dans la péninsule indochinoise et dans le Pacifique. Les axiomes de base pouvaient être approximatifs mais les trouvailles lumineuses. Pour l'heure il était revenu à Suguensou pour ramasser son énergie, concentrer sa réflexion, travailler.

Le lendemain commença par une grande agitation. Dès le matin les tartes, les croustades, clafoutis, terrines et autres pâtés en croûte occupèrent les esprits et peu à peu les dessertes de la cuisine. Tout le monde s'affairait pour préparer l'invitation de la soirée, un concert au jardin réunissant amis et connaissances du voisinage. Chaque année ou presque, durant l'été, le bosquet de bambous accueillait une estrade et quelques artistes, en herbe ou confirmés, proposant saynètes, impromptus ou pièces de musique. De nombreux jeunes musiciens et acteurs en herbe s'y étaient succédés, galvanisés par la présence sporadique mais d'autant plus marquante de vrais professionnels. Ce soir un concert pour deux violons et saxophone était au programme, intégrant des extraits d'une pièce de Schnyder créée peu auparavant.

Benjamin, qui avait la capacité de s'isoler du monde extérieur avec autant de facilité qu'il pouvait s'endormir dans les conditions les plus improbables, se mit à travailler dans sa chambre. Une table à tréteaux occupait désormais la majeure partie de la place entre le lit et la fenêtre, la table basse était dévolue au thé et au café. L'opposition parfois féroce entre les tenants de l'un et de l'autre lui semblait en grande partie relever d'une pose et il usait largement des deux, selon ses besoins du moment.

Deux heures après il s'étira, et au fur et à mesure qu'il revenait sur terre devenait perméable aux odeurs alléchantes montant de l'entresol. La cuisine était une fournaise et Octavie lui glissa un morceau de tarte pour qu'il la mange au jardin. Les enfants couraient partout, excités comme des puces en attendant de s'écrouler faire une sieste ou se reposer en silence dans la cabane du vieux tilleul. Les vertus apaisantes de l'arbre avaient-elle un effet réel ou supposé? Quoiqu'il en soit, viser à la tranquillité lors des siestes dans l'arbre semblait beaucoup plus réaliste que l'exiger dans la maison. Leo avait depuis longtemps fuit la cuisine et s'occupait à ranger ce qui traînait dans le jardin. Il rejoignit bientôt Benjamin sous le parasol.

L'été et son cortège incessant de visites lui faisait certes le plus souvent plaisir mais le rendait parfois secrètement misanthrope en espérant l'automne et la raréfaction des invités. Par bonheur, Benjamin pouvait se montrer aussi bien bavard que laconique, et sa présence ne requérait en général aucun effort particulier. Il suffisait selon les cas de l'écouter discourir, avec plus ou moins d'attention selon que l'on comprenait ou non quelque chose au sujet traité, de parler de choses et d'autres en se satisfaisant de réparties concises et péremptoires, ou se taire. Dans tous les cas, Léo trouvait cela tout à fait reposant. Architecte naval, il avait pour sa part la tête farcie de problèmes d'hydrodynamique mais savait depuis très longtemps ne pas s'embarquer dans des discussions théoriques avec des non-initiés. Il avait été vacciné avec succès contre la tentation de faire état de sa science lorsqu'une très ancienne petite amie à laquelle il tenait beaucoup était partie avec fracas, excédée de devoir faire face sans cesse à des grandeurs sans dimensions et autres fariboles du même genre.

Albert avait entrepris de mettre de l'ordre dans la salle des cartes. Il menait toujours de front quelques recherches ou effectuait diverses vérifications de détail et des feuillets jonchaient souvent la

table. Les notes enregistrées dans des cahiers à couverture de moleskine, initialement destinées à documenter les objets de la maison, avaient donné lieu de fil en aiguille à des études de plus en plus vastes, sur le modèle du cheminement généré par le classement de la bibliothèque. Il y avait longtemps que son ordinateur avait pris le relais des carnets mais la démarche était la même. Sa formation académique liée à l'absence de dogmatisme de ses réflexions, lui faisait souvent entrevoir des corrélations, des explications ou des hypothèses, que les historiens, les économistes ou les spécialistes d'une région ou d'un domaine particulier n'auraient guère pu envisager. Les routes commerciales relues sous l'angle de la navigation et de l'histoire des ports éclairaient de saisissante façon la chronologie de certaines influences artistiques ou la pénétration de tel pigment utilisé en céramique, de tel composant de la pharmacopée à une date ou à une autre. Ses recherches étaient passionnantes et il publiait de temps en temps des articles dans des revues pour amateurs éclairés.

Avant de remonter dans sa chambre Benjamin passa lui dire bonjour et le trouva immobile devant la grande armoire ouverte. Il tenait dans ses mains la carte micronésienne en lattes et coquillages.

Lorsqu'il se tourna vers Benjamin il avait l'air ému, mais ce pouvait être un effet d'optique. Il dit simplement: «Mau Pailug. C'est grâce à lui que ces connaissances ont été reconnues.» Puis il rangea délicatement l'objet et referma la porte. Benjamin n'osa pas sur le moment lui en demander davantage mais se promit d'en savoir plus. Il retourna travailler.

Le concert fut un franc succès. L'alliance peu habituelle mais réussie entre composition classique et références jazz n'était pas tombée dans l'oreille de sourds. Certains étaient un peu déconcertés mais le buffet rassembla dans la même unanimité les tenants du contrepoint et du swing. Les conversations ne faiblissaient pas entre ceux qui analysaient la musique et ceux qui la ressentaient. Les rares capables de faire l'un et l'autre n'étaient pas très bavards. Quelques gourmets essayaient de déterminer avec précision la composition des recettes, tout le monde les dégustait avec délices. Benjamin trouva étonnante une variante de dahl à la cardamome. Albert lui expliqua doctement que la cardamome avait de multiples vertus, qu'il en usait souvent lorsqu'il lui prenait l'envie de faire la cuisine, et que c'était un élément non négligeable de la thériaque, dont il conservait un récipient.

Il ajouta avec malice que cet antidote longtemps fameux avait perdu bien de ses pouvoirs lorsque les rondelles de vipères séchées avaient cessé de se trouver dans le commerce.

Benjamin enchaîna sur le canevas micronésien. En fait, il ne savait pas du tout à quoi il pouvait bien servir et d'ailleurs il l'avait à peine entrevu. L'importance que semblait lui attacher Albert avait piqué sa curiosité davantage que l'objet lui-même. Un peu hésitant, Albert lui en dit quelques mots, puis voyant Benjamin vraiment intéressé, lui proposa de lui en dire plus un autre jour ; il ne pouvait décemment abandonner ses invités. Il se disait aussi que s'il n'était pas entièrement pris par ses travaux interstellaires, Benjamin reviendrait à la charge, et qu'il lui donnerait alors les explications circonstanciées dont il aurait besoin.

La pluie aidant, les jours suivants furent studieux pour tout le monde. Armande préparait une exposition et ne quittait pas son atelier d'hiver, qu'elle avait installé en haut de la maison, au-dessus de la chambre qu'elle occupait avec Léo. Impossible à chauffer convenablement, la serre n'était son domaine qu'à la belle saison et par beau temps, lorsque devenue un atelier improvisé elle accueillait alors table et chevalet au milieu du matériel

de jardin, tandis que plantes en pots, pinceaux et sécateurs voisinaient sur les étagères. En haut, elle pouvait à loisir noter quelques idées à l'aquarelle ou laisser en plan de grandes feuilles traversées d'acrylique, sans risquer la visite d'un importun qui immanquablement s'extasierait sur son travail ou ferait la moue en passant chercher un rateau.

Elle bénéficiait d'une vue dégagée sur les ciels, les nuages, les tempêtes. Cette sorte de poste de vigie où dans le temps Albert venait se réfugier lorsqu'il voulait être tranquille, puis de plus en plus souvent, malgré les escaliers, au fur et à mesure qu'il prenait de l'âge, était devenu pour Armande un abri d'autant plus précieux que la violence des éléments l'entourait. Albert le lui avait abandonné volontiers et montait parfois lui aussi contempler les orages, mais ne lui disputait plus guère le privilège de fermer soigneusement tous les volets, en se battant furieusement avec le vent si elle attendait trop pour le faire. Ce lieu était le pendant de l'ancre d'Octavie, au sous-sol. Les forces de la terre et des airs occupaient ainsi leurs places respectives et, sans que cela soit jamais évoqué, participaient à l'équilibre de la maison.

Ce qui rendait ce lieu particulièrement extraordinaire, c'était le naturel parfait avec lequel les objets cohabitaient avec les occupants, se mêlant à leur vie autant qu'ils étaient parfois convoqués pour y prendre part, dans des enthousiames, des impulsions, des retrouvailles, des quêtes et mêmes quelques rites. Ils s'en trouvaient chargés d'énergies nouvelles et les humains enrichis de souvenirs, de mélancolies ou d'ardeurs selon l'intensité ou le hasard de ces rencontres, parfois assez mystérieuses ou décisives. L'on raconte que la carrière de botaniste du jeune Tristan fut déterminée par son examen d'un nautille posé sur une étagère de sa chambre, alors que venu en vacances il étudiait la suite de Fibonacci. Subjugué par le fait que les mathématiques et non le hasard aient présidé à une si prodigieuse structure, puis découvrant que les plantes aussi appliquaient à l'infini les lois des nombres, il eut la révélation que son goût des formules pouvait coïncider avec son amour du jardin.

Le jardin... En fait il y en avait deux, séparés par un mur d'anciennes pierres dont l'origine, disait-on, remontait à de nombreux siècles. La partie utilitaire fournissait les fruits, les légumes et les aromates. Le jardin d'agrément offrait des bancs, des tables et des fauteuils sous les arbres, à proximité d'un bassin entouré de bambous. C'est là qu'était montée l'estrade pour les concerts. Plusieurs jardiniers s'efforçaient d'orchestrer la lutte entre les tenants des jardins à l'anglaise, défendus âprement par Armande et Albert, et Leo qui préférait les jardins plus architecturés. Elle se concluait par un savant mélange entre des zones touffues et des alignements de buis taillés au centimètre, une glycine laissée à son exubérance, des moutonnements d'hortensias bleus et des rosiers au garde-à-vous qui n'hébergaient jamais le moindre puceron. Octavie trouvait en souriant que les deux approches avaient leur charme pourvu qu'on ne s'avise pas d'intervenir au potager, lui laissant le champ libre pour marier les plants de basilic aux rangées de courgettes, laisser les capucines s'entortiller lascivement sur les rames des haricots. Cette sorte de petit paradis qui n'exigeait le tribut d'aucune dévotion particulière avait le pouvoir néanmoins d'en susciter loin aux alentours. Les visiteurs repartaient enchantés au sens premier du

terme et n'avaient de cesse de se faire ré-inviter, ou d'inventer un judicieux prétexte pour franchir à nouveau la grille de l'allée.

La botanique tenait également une place privilégiée sur les rayons de la bibliothèque. Des herbiers, constitués au fil des années à partir des plantes du jardin, celles des environs et même de spécimens collectés à marée basse dans l'estuaire, venaient grossir les rangs des traités de botanique et des recueils d'aquarelles. Octavie en épousant Albert avait emporté les carnets de dessins qu'elle remplissait, jeune fille, lors de ses séjours à Beaulieu ou au Rayol. Les aloès et les genêts se mêlaient aux mimosas et aux eucalyptus, les jaunes végétaux venant en contrepoint des bleus intenses du ciel et de la mer, du bleu-gris des lavandes, de l'ocre rouge des sols.

En parallèle, les voyages au long cours avaient conduit Albert à s'interroger sur la pharmacopée utilisée à travers les siècles pour se prémunir contre les fièvres, soigner les maladies, cicatriser les blessures. Les jardins – et les jardiniers – de la marine étaient les dépositaires de ces plantes, locales ou acclimatées, et retenaient à ce titre toute son attention. Au deuxième étage, une petite pièce

lambrissée qu'il avait faite aménager dans ce but, accueillait des encastremets vitrés chargés de pots à pharmacie, de flacons en verre de toutes tailles et autres contenants d'apothicaire. Certaines fioles étroites présentaient des parois rendues opaques pour mieux conserver les alcoolats, les teintures, les élixirs; des récipients triangulaires se distinguaient par leurs bouchons, remarquablement ornés, ou au contraire d'une simplicité extrême mais dont l'ajustement parfait permettait une fermeture hermétique. Quelques-uns étaient encapuchonnés de tissu assujéti par de minces cordelettes. D'autres verres soufflés renfermaient de minuscules bulles d'air, qui semblaient expressément destinées à entourer les essences les plus volatiles. Seul de son genre, un pot en étain de bonne taille portait, gravé sur le renflement de sa panse, le mot latin «Thériaca». Sans nier l'efficacité des vipères ou autres adjuvants végétaux, l'opium composait sans doute le succès, en même temps que le principe essentiel, de cet électuaire... L'air restait chargé d'effluves persistantes de cire, auxquelles se joignaient, selon la fraîcheur ou la chaleur des jours, des odeurs de benjoin, de girofle, et même de laurier. Toutefois il était hasardeux d'affirmer que cette odeur venait toujours des pots et non de la cuisine. Cette petite chambre, dans

laquelle un jour de grand vent on pouvait presque attraper le tournis à regarder par la fenêtre défiler les nuages, résumait quelques siècles de pharmacopée maritime, du temps où pour chaque lointain voyage un navire embarquait à son bord – la combinaison pouvait varier – un chirurgien-apothicaire-naturaliste-botaniste-dessinateur.

Les objets de la maison étaient souvent perçus comme des objets de décor, des curiosités. La méconnaissance du rôle qu'ils jouaient dans leurs lieux d'origine les privaient cependant d'une partie de leur sens. C'est ainsi qu'Albert, dès qu'il en eut le loisir, consigna les circonstances de leur découverte ou celles dans lesquelles il était entré en leur possession, les histoires qui les accompagnaient, leur fonction. Chacun recelait un savoir, une beauté ou une force qui dépassait les seuls critères esthétiques au travers desquels on commençait par les approcher. A partir d'un détail, il était possible de dérouler un fil de connaissances qui conduisait parfois à des découvertes inattendues. Durant les longues années qu'il avait passées dans le Pacifique, Albert avait déjà développé une admiration sans bornes pour le savoir-faire des navigateurs insulaires. Loin de considérer, comme beaucoup de marins occidentaux à l'époque, que leur culture

était le fruit de savoirs ancestraux nécessairement dépassés par les connaissances modernes, il avait approché peu à peu leurs techniques. Ses études ne faisaient à présent que confirmer ou élargir cet intérêt, et plus il progressait plus il était conquis en tant qu'homme et époustoufflé en tant que marin. Octavie était davantage sensible aux paysages, aux liens avec les habitants de l'intérieur; elle n'avait presque rien rapporté des îles, quelques coquillages, surtout des souvenirs. Seule exception à son indifférence envers des possessions qu'elle jugeait souvent illusoire, elle conservait précieusement le tiki vert en pounamu que des amis maoris lui avaient cérémonieusement offert.

Le territoire d'Octavie, devenue figure tutélaire des lieux autant qu'évidente maîtresse de maison, cordon-bleu recelant secrètement quelques talents de guérisseuse, commençait dès que l'on descendait l'escalier contournant le grand poêle, vers les fonctions névralgiques du navire. A l'entresol, des batteries de casseroles et autres ustensiles astiqués jusqu'à luire couvraient une paroi entière du palier. La buanderie leur faisait face, et les jours de grande lessive l'éclat des cuivres dans la pénombre, les flots de vapeur, les bruits, justifiaient sans équivoque son surnom de salles des

machines. Deux couloirs conduisaient à diverses resserres, aux usages aussi spécifiques que mystérieux pour qui ne se mêlait pas d'intendance. Un corridor menait au fond au petit salon d'Octavie, où personne n'osait entrer sans invitation. Tout concordait autour d'une immense cuisine.

Des carrelages aux jaunes et bleus de majolique dominaient, illuminant la pièce quel que soit le temps. Une très longue table recevait aussi bien les asperges à éplucher, les crabes à préparer que les invités à dîner. Les dîners avec invités ne manquaient pas et revêtaient une importance à peine plus grande que les goûters savoureux des enfants, les petits-déjeuners pourvus de multiples sortes de confitures ou les déjeuners rapides entre une activité et une autre. Octavie veillait sur tout, en remettant de temps en temps bon ordre aux horaires potentiellement fantaisistes des uns et des autres. Lieu de passage obligé, la cuisine reliait tout le monde.

La vaisselle était en majorité provençale, apportant à la vivacité des murs des contrepoints verts et ocres amortis. Moustiers fournissait quelques plats d'apparat aux figures grotesques, qui n'étaient pas sans évoquer certains monstres marins croisés ailleurs dans la maison. Benjamin avait jeté son

dévolu sur une table placée entre deux fenêtres, sous un tableau en cotonnade indienne encadré dans un caisson vitré. Un arbre de vie émergeant d'une mer poissonneuse étendait ses rameaux feuillus sur des fleurs et un éléphant, concrétisant le lien qui l'unissait aux espaces célestes en même temps que son attachement terrien au tangible, au concret.

L'orage grondait et Benjamin n'avait aucune envie de sortir de son lit. Il aimait les orages, à la condition de ne pas risquer de recevoir un éclair sur la tête, chose somme toute assez improbable si l'on n'arpentait pas les montagnes en brandissant un piolet. Il profita donc des roulements du tonnerre jusqu'à ce qu'ils fassent place à une pluie légère d'un intérêt musical moins évident. Branchant son iPhone sur le SoundDock il chercha l'enregistrement du pulsar o329+54. L'idée de la matérialisation en signaux sonores des ondes lumineuses des pulsars le séduisait toujours autant. Celui-ci était l'un de ses préférés. L'explosion de la supernova qui l'avait fait naître datait de 5 millions d'années; un ancêtre à côté de celui du Crabe... Tout en fixant le bois quadrillé de la porte de l'armoire il se rendormit.

Les enfants étaient repartis à Paris avec leurs parents et le déjeuner fut très calme. Pendant deux

jours il n'y aurait pas d'autres invités. Albert avait projeté de faire une sieste mais au vu du temps encore maussade il craignait de ne pas se réveiller très en forme. Le soleil viendrait plus tard dans l'après-midi. Il proposa à Benjamin de boire le café près des méduses, ce qui était une autre façon, assez subtile, de pouvoir plonger par moments dans un demi-sommeil.

Inévitablement questionné à propos du canevas-carte, Albert commença à parler de l'Océanie, des archipels, des voyages des insulaires, des types de bateaux. Cela aurait pu prendre des heures, et sur l'apprentissage de navigateur il aurait pu être intarissable. Au lieu de quoi, à la faveur d'un silence, il s'assoupit.

Benjamin resta enfoncé dans son fauteuil mais n'avait plus du tout sommeil. Il commençait à entrevoir une manière surprenante et généralement ignorée de visualiser les routes océanes. Et puis l'emplacement des coquillages figurant les îles, si l'on faisait abstraction des lattes de bois, lui faisait penser de façon assez étonnante à certaines modélisations graphiques de classements par groupes des pulsars. Indépendamment des similitudes visuelles, cartographier des chemins maritimes en se basant sur la course des étoiles,

des vents, des courants ou de la houle, nécessitait des connaissances et des capacités conceptuelles avérées. Tout aussi pointues dans leur genre que pour classer et analyser des objets astrophysiques invisibles en se basant sur des algorithmes. Les schémas maritimes et informatiques se superposaient soudain dans son esprit pour former un même canevas d'exploration du monde. Dans le passé lointain, rejoindre une île à des milliers de kilomètres en sachant traverser l'océan, dans le présent rejoindre une planète lointaine en sachant traverser l'espace: technologies différentes, même quête.

Il se mit à regarder les méduses en verre et les images du Nautilus d'un nouvel œil. Ce qui rendait désuètes et charmantes ces modélisations en verre et ces gravures n'était que le reflet de l'évolution des techniques. Leur pouvoir de fascination, qui restait intact, comme celui d'autres oeuvres dans la maison, venait de cette part irréductible qui relevait de la magie, de l'art, de la maîtrise parfaite du métier, de l'œil du spectateur, selon ce que l'on choisissait d'y voir, les mots que l'on privilégiait, le degré de mystère que l'on acceptait d'affronter.

Sur la base des quelques trouvailles déjà confiées au manoir par ses ancêtres, Albert avait peu à peu

recréé, au début sans en avoir vraiment conscience, une sorte de microcosme du monde qu'il avait traversé. D'abord lieu de dépôt presque obligé du fruit de ses voyages, le manoir était devenu au fil du temps le vrai dépositaire de sa mémoire. Par le biais des objets inspirant ses recherches, Albert avait précisé ses souvenirs, gardé vivantes des amitiés, exploré des visions du monde; parfois même questionné ses propres choix et porté un regard sans concession sur certaines erreurs qu'il ne pourrait jamais réparer. Maintenant que sa vie approchait peu à peu de son terme, la présence tangible de ces compagnons perdait beaucoup de son importance. Il se rendait compte qu'ils étaient inextricablement liés à ce lieu, et y étaient ancrés bien davantage au travers de leur empreinte impalpable que par le fait d'être exposés ici ou là, jusqu'à parfois devenir invisibles à force d'être côtoyés.

Il était effectivement ému lorsqu'il tenait en main le fragile entrelacs, résumé d'un chemin de mer et d'îles, le regardant comme un ami cher qu'il n'aurait peut-être plus l'occasion de revoir. Sans regret, il prenait désormais congé presque chaque jour d'une chose ou d'une autre, certain qu'elles continueraient à vivre dans l'esprit de ses successeurs. Et même mieux, que disséminées ici ou là,

elles ouvriraient désormais librement la porte à d'autres images, réinventées par la fraîcheur de nouveaux regards.

Benjamin se leva doucement et laissa Albert continuer sa sieste. Il allait retourner à l'étude de ses pulsars. Rythmes lumineux traversant l'espace, vestiges d'étoiles quasiment disparues, ils lui semblaient parfois relever d'une communication de l'ordre du magique. Pour lui, l'émotion venait de ces traces, de ce lien inouï et ténu avec une réalité si ancienne que seul le fait de pouvoir la capter lui redonnait vie un instant; de ces fragments d'un souvenir d'étoile, éclats d'un phare éteint atteignant les rives de notre présent.



Éclats lumineux sur les épaulières; chocs amortis des reflets sur le casque; brillance un peu éteinte des passementeries de la jupe; même sans adversaire à impressionner, l'armure de samouraï accueillait l'hôte avec magnificence autant qu'elle montait la garde dans le vestibule.

Un lieu comme personnage central et instigateur du récit: Albert n'est plus là, ses objets accumulés au fil des voyages ont déserté depuis longtemps le navire; pourtant leur empreinte persiste. Intimement liés au manoir, fil tenu entre un passé devenu mythique et un présent ouvert à bien d'autres routes, ils font partie intégrante de l'atmosphère de la maison. Avant de rejoindre définitivement d'autres rivages?



Editions La Borie



L'Esprit de la Lettre